

La statue de François Hertel

Réjean Beaudoin

Volume 29, numéro 1 (169), 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31122ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1987). La statue de François Hertel. *Liberté*, 29(1), 100–104.

RÉJEAN BEAUDOIN

LA STATUE DE FRANÇOIS HERTEL

... c'était mon maître, François Hertel, qui a le cœur d'un ange, l'esprit d'un démon et qui remue comme la puce qui le chatouille.

Jacques Ferron

Après avoir beaucoup parlé, beaucoup écrit, tout étudié et longuement vécu, François Hertel s'est éteint dans l'indifférence générale, entouré d'une poignée de parents et d'amis, il y a un peu plus d'un an. L'homme avait profondément marqué toute une génération de collégiens par son enseignement et surtout par l'exemple d'une audace intellectuelle assez rare pour constituer un événement majeur dans le Québec des années trente et quarante. Mais une tradition déjà ancienne condamnait à l'exil la coupable occupation de penser. Est-il exact de voir en lui le précurseur d'un changement qu'il aura préféré observer de loin et du reste sans complaisance, en se gardant bien d'y reconnaître sa «progéniture»? Parmi les artisans de la trop fameuse révolution tranquille, bon nombre de ceux qui avaient suivi jadis ses cours de littérature et de philosophie allaient se retrouver au tout premier rang.

Plus célèbre par ses disciples que par ses livres (tous à peu près introuvables dans les librairies québécoises), son nom et son influence risquaient le plus généreux des malentendus. Jésuite sécularisé après 18 ans de vie religieuse, par ailleurs bon vivant, volon-

tiers mondain, collectionneur de tableaux et de mots d'esprit, cultivant également les amitiés viriles et les idylles de salon, on comprend facilement qu'il en fallait beaucoup moins pour être transformé en une sorte de légende vivante. On n'avait pas besoin de le lire: sa réputation l'avait précédé partout. Et Jacques Ferron en a fait un personnage de conte avant que Jean Ethier-Blais en fasse un héros de roman.

* Jean Tétreau,
Hertel,
l'homme et
l'œuvre,
Montréal,
Cercle du Livre
de France,
1986,
339 pages.

C'est dire à quel point la biographie* de Jean Tétreau tombe à point. Si jamais écrivain mérita d'être démystifié, ce fut bien celui-là. Or le diable n'est pas plus difficile à peindre que l'auteur des *Mondes chimériques*. On ne sait rien de lui que la rumeur n'ait colporté. Et une légende sur un socle fera toujours une mauvaise statue, surtout quand le sculpteur aura voulu faire l'hagiographie du Malin. Mieux valait peut-être laisser courir le bruit... A quoi bon passer toute une vie à cultiver l'irrévérence comme une vertu si c'est pour être canonisé sitôt passé de vie à trépas! Il fallait au moins éviter par simple politesse de lécher le portrait d'un homme qui s'appliqua si fort à pourfendre le conformisme. Il me semble que la robustesse d'un esprit comme le sien appelait une approche à la fois plus franche et plus rude que la déférence qui encombre trop souvent l'ouvrage de Jean Tétreau. Un tel sujet demandait de la distance, des coudées franches, sans doute un peu d'impertinence. On sent plutôt la grande ombre du disparu planer alentour de certaines pages et on se prend à penser que l'âme du grand exilé n'a pas même trouvé son séjour d'outre-tombe (juste destin posthume d'un amateur de «tables tournantes»). Après avoir hanté l'horizon québécois plus de quarante ans après son départ pour Paris, le fantôme aurait pu souhaiter voir son biographe mettre fin à son errance.

Je disais donc que le livre manque de distance et de marge de manœuvre. Il me semble en tous points prématuré, et d'abord en ce sens que les documents essentiels font tout à fait défaut. Ainsi l'information neuve et originale que laisse attendre une somme de trois cents pages est plutôt maigre, si l'on excepte la

période de l'enfance et la connaissance du milieu familial. La rhétorique et la digression, par contre, sont omniprésentes et reconduisent des anecdotes à saveur psychologique trop souvent rebattues. L'ascendant intellectuel et l'attachante bonhomie du personnage n'ont plus à être démontrés. Ses positions philosophiques et ses jugements littéraires à l'emporte-pièce (parfois fort embarrassants) n'ont pas davantage besoin d'être excusés. Il est évident que le penseur et l'écrivain allaient à contre-courant d'une évolution qu'il aurait pu choisir de diriger et qu'il avait peut-être inspirée. Quand il analyse le projet littéraire de son homme, Jean Tétreau nous sert des cours de littérature générale plutôt assommants et qui n'ajoutent pas grand-chose aux explications que l'œuvre d'Hertel fournit comme elle peut. Conscient de ses limites, l'auteur en demande grâce au lecteur à plusieurs reprises en invoquant «l'état actuel des connaissances» et «le secret dont il [Hertel] aimait s'entourer» (p. 89). J'ai peut-être tort de penser que l'entreprise biographique avait justement pour objet de réunir des matériaux documentaires propres à lever ce secret. Du reste, la pierre d'achoppement n'est pas mystérieuse: les sources directes des acteurs importants du drame auront préféré se taire ou receler leurs archives:

On essaiera peut-être un jour de mesurer l'effet de l'enseignement de François Hertel sur la «révolution tranquille», quand le recul du temps et l'étude de tous les documents et témoignages le permettront. (p. 161)

Bien sûr que ces choses-là demandent du temps. Et pourquoi fallait-il que cette biographie parût sur le champ? On réprime mal l'agacement de certaines notices nécrologiques qui laissent trop voir qu'elles ont été rédigées longtemps avant la mort du défunt. En attendant la vraie biographie, il nous faut sans doute savoir gré à l'auteur de nous apprendre des faits aussi importants que le charme des conversations d'Hertel avec ses deux voisins de palier, dont l'une était marchande de journaux, et l'estime qu'il

portait à son boulanger.

Y a-t-il un «mystère» François Hertel? L'affaire ne manque pas d'intérêt parce que «dans l'état actuel de nos connaissances», elle donne à croire qu'un milieu étroit et bien pensant a pu contraindre à la marginalité, sinon au silence, un homme indépendant d'esprit, mais aux idées profondément conservatrices, certes une intelligence de première force et d'ailleurs croyante en dépit de son acharnement à démontrer le contraire. Son existentialisme cosmique ressemble à l'athéisme autant que la théologie thomiste ressemble au déisme encyclopédique. Hertel n'était-il pas en position de réformer et d'assurer la continuité idéologique québécoise vers 1940, loin d'en incarner la rupture? N'est-ce pas plutôt là le drame véritable de sa carrière et de sa pensée? Trahi en somme par une pensée dont il était le plus inconditionnel allié? Evidemment, vu sous cet angle, l'homme dissiperait un peu la légende qui s'attache à son nom. Jaloux de sa liberté sans doute, mais prudent jusqu'à l'angoisse et ennemi de toute révolution autre que morale ou métaphysique, le cas Hertel est symptomatique au point de nous ressembler comme un seul homme, comme s'il fallait passer par cette épreuve mortifiante pour trouver notre chemin du sacré au profane ou du mythe au réel.

Car nous savons bien ce que nous voulons, mais nous savons mieux encore ne pas le vouloir trop vite, ce qui aurait le désavantage de nous priver d'un mal que nous n'aurions pas voulu. Le malheur qui résulte d'un choix délibéré nous semble seul inéluctable. Celui qu'on peut attribuer à l'autre est supportable. Ainsi, lorsqu'éclate le conflit qui l'oppose à ses supérieurs réguliers, Hertel ne les affronte pas directement: il demande un bref de sécularisation à Rome et s'enfonce dans quinze années de réflexion philosophique au terme desquelles il règlera ses comptes sur papier avec Aristote et saint Thomas. Pendant ces mêmes quinze ans de cogitation, le Québec a fort peu réfléchi mais beaucoup changé, et pas seulement sur papier, au point d'oublier jusqu'au souvenir d'Aris-

tote et de saint Thomas. Et voilà notre philosophe doublement exilé. Il s'attendait à soulever des tempêtes par la publication de ses nouvelles positions philosophiques: «Je prépare des choses qui feront hurler», écrit-il à Jean Tétreau en 1953. Non seulement on ne hurlera pas, mais on sera plutôt médusé par cette prose archi-classique qui tombait hors de saison. On n'en était plus là. Tout d'ailleurs n'était pas à notre honneur dans cette indifférence qui renvoyait l'aîné à son exil. Les beaux cris d'indignation que Hertel s'attendait à provoquer n'auraient pu venir que de voix naguère encore puissantes mais déjà réduites au silence au temps où il devait publier la démonstration de son incroyance vers 1960. La situation tient presque du quiproquo.

Et puis il y a ce grand examen de la foi comme question centrale d'une œuvre mixte, entre la fiction et la métaphysique. Je crois que Hertel avait là-dessus raison, non pas tant par le contenu de sa réflexion que par l'importance de la lacune qu'il comble entre la tradition et ses brusques ruptures. Et s'il a soigneusement développé certaines conséquences de son incroyance méthodique, il n'a par contre jamais franchi le pas de l'incroyance linguistique, ni de l'incroyance politique, si l'on me permet de telles expressions. C'est mesurer le fossé qui le séparait du Québec d'après 1960. Il voulait bien revoir des dogmes religieux ou des mythes, mais ses principes en matière de culture ou d'organisation sociale semblent n'avoir jamais bougé d'un iota. Il n'eut jamais que des sarcasmes ou des anathèmes à l'endroit de la littérature québécoise qui pourtant lui tenait à cœur, et, curieusement, quelque chose de cette littérature reste impensable sans lui: elle a, dans ses meilleures pages, une hardiesse et un goût de la provocation dont il aura donné l'un des premiers exemples. Cette ignorance réciproque a quelque chose de navrant. Au seuil de la révolution tranquille, Hertel continuait à dialoguer avec un interlocuteur qui n'existait que dans le souvenir amer de son aventure intellectuelle sur le sol inculte de la patrie.